

page ou les armes à la main, elle en aurait averti son père qui aurait eu le temps de s'échapper; mais ayant reconnu que j'étais seul étranger, elle attendit notre arrivée, et nous conduisit à son père. C'était une fort belle fille, elle témoigna en m'apercevant plus de timidité que de surprise.

« John Adams est un vieillard de bonne mine; il paraît âgé de soixante ans. Je m'entretins long-temps avec lui sur la révolte de l'équipage du *Bounty* et sur la mort de Christian. Il protesta qu'il n'avait eu aucune part au complot, et que même il n'en avait pas été instruit d'avance. En même temps il témoigna une horreur extrême de la conduite du capitaine Bligh envers ses matelots et ses officiers.

« Je lui demandai s'il avait le désir de retourner en Angleterre, et à ma grande surprise, il me répondit affirmativement, quoiqu'il n'ignorât pas que sa conduite passée l'exposait à toute la rigueur des lois; il me dit que rien ne lui ferait tant de plaisir que de revoir avant sa mort le pays qui lui avait donné la naissance, et dont il était séparé depuis si long-temps.

« Le ton de sincérité qui régna dans ses discours m'intéressa si vivement, que je lui offris le passage à bord de la frégate pour lui et pour toute sa famille, si elle voulait l'accompagner. Cette proposition parut lui plaire, et comme aucun des

siens n'était présent, il envoya chercher sa femme et ses enfans. Le reste de cette petite société entourait la porte. Ayant annoncé ses intentions à sa famille et demandé son consentement, cette nouvelle non moins imprévue que contraire à leurs vœux, causa une telle surprise qu'on ne savait que répondre.

« Sa fille, les yeux baignés de larmes, me conjura de ne pas la priver de son père, le meilleur, le plus cher de ses amis: la voix lui manqua, elle ne put achever, et appuyant sa tête sur sa main, donna un libre cours à sa douleur. Sa femme, qui était une Taïtienne, manifesta de même une affliction extrême. Le dessein d'Adams fut bientôt connu de tous les autres habitans de l'île, qui unirent leurs sollicitations pathétiques pour qu'il ne les abandonnât pas; tous pleuraient; jamais je n'avais été si attendri. Enlever cet homme du milieu de tels amis, eût été indigne d'un homme doué de la moindre sensibilité; le leur arracher par force et en opposition à leurs prières unanimes, eût été outrager l'humanité.

« J'assurai donc ces insulaires que nous n'avions ni le désir, ni l'intention d'emmener Adams contre son gré: alors leurs craintes se calmèrent. De mon côté, oubliant l'événement malheureux qui a placé ce vieillard sur cette île écartée, ne le considérant que dans sa position actuelle, à la

tête d'une petite colonie, adoré de tous ceux qui l'entourent, les instruisant de leurs devoirs envers Dieu et envers leurs semblables; leur enseignant à travailler. je me disais que son état est réellement digne d'envie, et l'on est naturellement porté à espérer que son zèle infatigable à gouverner et diriger dans la voie de la morale cet établissement d'un genre si singulier, finira par être regardé comme expiant suffisamment sa participation à un acte condamnable, et s'il revenait jamais en Angleterre, par lui assurer la clémence de ce même souverain qu'il a si grièvement offensé. »

Les jeunes femmes ont toutes de beaux yeux, des dents superbes, une physionomie ouverte et très-agréable, un air d'innocence et de sensibilité vraiment enchanteur; leur esprit et leurs manières sont parfaitement d'accord avec cet extérieur si aimable. Quelle différence de ces femmes à celles des autres îles que nous avons visitées dans le grand Océan!

Christian nous apprit que l'île Pitcairn est très-fertile, et que partout le terrain récompense amplement les peines que l'on prend à le cultiver. La côte est bordée sur tous les points d'une barrière de rochers; les habitans sont donc obligés, toutes les fois qu'ils reviennent de la mer, de transporter à leurs villages leurs petits canots;

heureusement les matériaux qui entrent dans leur construction sont si légers, qu'un homme peut aisément supporter le fardeau de la plus grande de ces embarcations.

Chaque famille cultive son champ dont les bornes sont fixées, et cherche à l'emporter sur les autres par les soins qu'elle apporte à cette occupation. La récolte principale consiste en ignames; jamais je n'en avais vu d'aussi belles que celles qu'on nous présenta. Les arbres à pain et les cocotiers ont également très-bien réussi. Les cochons, les chèvres et la volaille, se sont abondamment multipliés. Cette petite colonie n'a pas de pigeons, et je suis fâché d'ajouter que personne d'entre nous n'eut l'idée de leur laisser quelques-uns de ceux que nous avions à bord.

Les cochons se sont répandus dans les bois, et plusieurs de ces animaux sont devenus sauvages. La mer autour de l'île est très-poissonneuse; les ustensiles de pêche de ces insulaires sont tous de leur fabrique; leurs hameçons quoique faits avec de vieux cercles de fer, étaient très-bien façonnés. C'est avec les mêmes matériaux qu'ils se sont fait des aiguilles.

Tous les hommes qui vinrent à bord étaient grands et bien proportionnés, et avaient une figure mâle; leur taille était de cinq pieds dix

pouces ; ils avaient les cheveux noirs et longs , ils les portaient généralement en queue tressée. Leur tête était coiffée d'un chapeau de paille semblable à ceux des matelots , et orné de quelques plumes ; leur vêtement consistait en un manteau pareil au poncho des Chiliens , il descendait jusqu'au genou ; une ceinture comme celle des Marquésans le fixait autour du corps ; ils les tirent de l'écorce d'un arbre commun dans toutes ces îles. Ils nous dirent qu'ils avaient des habits à l'européenne ; ils n'en font pas usage.

Je m'entretins particulièrement avec Christian du vieil Adams ; ce jeune homme me dit que tous avaient pour lui le plus grand respect , que jamais on ne faisait rien qui pût lui déplaire ; il ajouta que lorsqu'ils le perdraient , sa mort causerait un deuil général.

Les mariages qui ont eu lieu entre les différentes familles , ont formé des liens de parenté entre tous les membres de cette petite colonie. Rarement une querelle , même la plus légère , s'élève parmi ces insulaires ; alors ce n'est guère , pour me servir de leurs expressions , qu'une dispute de mots , et l'on a recours à Adams pour ajuster la difficulté.

Plusieurs livres appartenant au capitaine Bligh étaient entre les mains d'Adams , on nous apporta à bord le premier voyage du capitaine

Cook. Christian avait écrit sur le titre son nom au-dessous de celui de Bligh , sans l'effacer. Des notes étaient écrites au crayon en marge de plusieurs passages du livre ; je suppose qu'elles étaient de la main de Bligh qui en les traçant ne s'attendait pas à la funeste catastrophe qui l'attendait.

Ravis de la découverte que nous venions de faire , et contrariés de ne pouvoir nous arrêter plus long-temps avec nos nouveaux compatriotes , nous leur dimes adieu. Notre traversée de l'île Pitcairn à Valparaïso fut de trente jours. A notre arrivée sur la rade de cette ville , il ne nous restait ni un morceau de biscuit , ni une goutte de vin.

Après différentes relâches aux ports du Chili et du Pérou et aux îles de Juan-Fernandès , le *Briton* quitta le grand Océan le 13 avril 1815 , et le 7 juillet il laissa tomber l'ancre devant Plymouth.

La nouvelle de la découverte d'une colonie d'Anglais fondée dans une petite île du grand Océan par les descendans des révoltés du *Bounty* , causa naturellement une vive sensation parmi les habitans de la Grande-Bretagne. Malheureusement ces nouveaux compatriotes demeuraient à une si grande distance de la mère-patrie que tous ceux qui prenaient intérêt à eux ne pou-

vaient, malgré leur bonne volonté, leur en donner des preuves efficaces : cependant la Société des Missions s'occupa d'eux, et profitant de l'occasion d'un navire qui devait aller d'Angleterre à la côte du Chili et ensuite à Calcutta : elle confia une caisse de livres au capitaine Henderson qui le commandait. Il eut connaissance de l'île Pitcairn le 1^{er}. janvier 1819. Etant à moins de trois milles de la côte, il aperçut un petit canot qui s'en détachait ; il leur avait été donné dix-huit mois auparavant par un capitaine américain qui avait abordé chez eux. « S'étant approchés de nous, dit Henderson, ils nous demandèrent si nous montions un vaisseau de guerre ou un navire marchand, si nous étions Anglais ou Américains : quand ils eurent appris que notre bâtiment était anglais et naviguait pour le commerce, ils nous accostèrent et montèrent à bord ; ils étaient au nombre de neuf, tous jeunes gens. »

Henderson après leur avoir donné à déjeuner, descendit à terre et fut reçu par le vieil Adams et par les autres habitans ; mais ce ne fut qu'après que ceux qui étaient dans le canot eurent annoncé par un cri particulier que c'était un ami. Henderson leur remit une caisse de livres que leur faisait passer la Société des Missions de Londres ; il était aussi porteur d'une lettre adres-

sée à Adams par son frère. Les détails qu'on lui donnait sur sa famille lui arrachèrent des larmes, il répéta plusieurs fois qu'il n'avait jamais espéré revoir un jour si heureux, qui lui procurait le plaisir de converser avec un de ses compatriotes.

On apprit par Henderson que le vieil Adams faisait tous les dimanches soir, une lecture de la bible à ses jeunes compagnons ; il n'avait pu leur apprendre à lire faute d'un livre à épeler dont il ne lui restait que quelques feuillets. Les insulaires manquaient d'outils, et même d'ustensiles de cuisine. Henderson leur avait donné sa marmite à faire bouillir le goudron, deux bèches, une scie, quelques couteaux, des souliers et un verre de son sextant pour Adams, dont la vue avait baissé. Enfin il leur laissa un bélier, deux brebis et un agneau de race américaine, des pommes de terre et du paddy.

La population avait éprouvé du changement depuis la visite du *Briton*. Deux enfans étaient nés, de sorte que le nombre total des insulaires s'élevait à quarante-trois ; il ne restait des habitans primitifs que cinq Taïtiennes et le vieil Adams.

Dès qu'Henderson eut fait connaître ces détails à Calcutta, une souscription fut ouverte pour fournir aux habitans de l'île Pitcairn des

instrumens d'agriculture et d'autres objets utiles. Il fut chargé de leur remettre les choses dont il avait donné la note, et dont la valeur se montait à 5,000 roupies (9,000 fr.). Indépendamment d'outils de tout genre, on leur envoyait des bestiaux, deux caisses d'arbres fruitiers, bien conditionnées pour supporter un long voyage; un baril de petit pois, enfin un assortiment de graines de jardinage convenables pour le climat et le sol de leur île, et un canot solidement construit. On y joignit plusieurs ouvrages élémentaires, des bibles et des livres de prières.

Un navire américain aborda l'île Pitcairn après Henderson; une Taïtienne s'y embarqua, elle fut conduite au Chili, puis laissée à Noukahiva: au bout de trois mois de séjour dans cette île, elle s'embarqua sur un bâtiment anglais qui allait à Taïti, et revit ainsi sa patrie après trente ans d'absence. Elle communiqua des détails sur l'île Pitcairn à un des missionnaires anglais qui les transmit à un de ses amis à Sydney, et ils parurent dans la gazette de cette ville. Ils étaient conformes à ceux que l'on avait déjà appris. Les insulaires craignant que l'alambic qui avait servi à distiller les liqueurs spiritueuses, sources de

tant d'événemens fâcheux, n'en occasionât encore de semblables, le donnèrent au capitaine américain, il leur fit présent en échange d'un canot qui leur fut d'un grand secours.

En 1822, un autre navire américain, commandé par le capitaine Arthur, visita l'île Pitcairn; il en eut connaissance le 8 mars au point du jour. « Nous n'en étions plus qu'à trois milles, dit le capitaine, quand nous fûmes accostés par un canot que conduisait un équipage de jeunes gens les plus intéressans que j'eusse jamais vus. J'avais auparavant fait afficher à l'avant du bâtiment un avis qui recommandait à tout mon monde la plus grande réserve dans les discours et les actions, et invitait chacun à montrer aux insulaires de la politesse et la bonne foi la plus stricte.

« Le lendemain j'allai à terre dans un de mes canots; celui des insulaires avait besoin de réparations, on le hissa à bord et l'ouvrage fut fini dans la journée, à leur grande satisfaction. Ils vinrent avec nous dans une autre de nos embarcations: grâce à l'habileté de ces nouveaux pilotes, nous débarquâmes plus aisément que nous n'eussions pu le faire sans leur secours.

« Ces jeunes gens nous aidèrent aussi à gra-

vir sur la falaise qui borde l'île ; seul, je n'aurais pas pu en venir à bout en moins de deux heures. Arrivés au sommet, j'estimais que nous étions à 300 pieds d'élévation au-dessus du niveau de la mer. John Adams vint au-devant de nous, il était accompagné de la plupart des femmes et des enfans, et nous reçut de la manière la plus amicale, mêlée d'une certaine dignité. Lorsque nous nous fûmes un peu reposés, les insulaires nous invitèrent à visiter leur village éloigné d'un demi-mille ; il est situé sur un coteau à pente douce, l'on y va sous l'ombrage de cocotiers et d'autres grands arbres. La propreté des maisons répondait parfaitement à l'idée que nous nous en étions faite d'après les descriptions que nous avons lues. Nous dinâmes avec ces bons insulaires au coucher du soleil ; ils n'avaient pas voulu manger plus tôt, parce que c'était jour de jeûne.

« Nous passâmes la soirée à causer avec John Adams, enfin à minuit nous nous endormîmes dans des lits qu'il nous avait fait préparer. Le lendemain matin le déjeuner fut prêt à sept heures. Après diner, je retournai à bord, pénétré de gratitude de l'accueil bienveillant que m'avait fait cette petite peuplade, la plus heureuse peut-être et certainement la plus vertueuse qui existe sur la surface du globe.

« Le 12, je descendis de nouveau dans l'île ; lorsque je regagnai mon bâtiment, John Adams m'y accompagna avec un jeune insulaire et sa femme. Ils nous avaient donné une bonne provision de cocos et de volailles ; je leur offris à mon tour différens objets entre autres une grande hache, deux plus petites, deux coutelas, un sac de biscuits, quelques bouteilles de vin, un rouleau de vieille toile à voiles, une petite pierre à aiguiser et une montre.

« Ayant terminé l'objet pour lequel j'étais venu, je dis adieu aux bons insulaires ; ils nous souhaitèrent un bon voyage et un heureux retour dans notre patrie ; et revinrent chez eux.

« Le nombre des habitans de l'île était de cinquante-trois ; quand je l'abordai tous se portaient très-bien. Parmi eux onze jeunes gens vigoureux et actifs, sont toujours disposés à rendre service aux navires qui mouillent le long de leurs rivages, et à leur procurer l'eau et le bois dont ils ont besoin, et en général les choses que leur pays fournit.

« John Adams nous raconta, et nos remarques nous confirmèrent la vérité de son assertion, que l'île avait été habitée autrefois, mais il est difficile de former quelque conjecture relativement à l'époque. Il nous dit qu'en y arrivant, ses compagnons et lui y trouvèrent divers em-

placemens où il y avait eu des maisons , des cimetières , des figures sculptées à la ressemblance de l'homme , et d'autres marques indubitables du séjour d'une population antérieure. Toutefois l'émigration de ces aborigènes a du avoir lieu à une date très-reculée ; car les arbres qui couvraient les espaces où s'élevaient jadis des habitations , n'avaient pu parvenir à leurs dimensions actuelles en moins de cent ans , et peut-être même de cinq cents ans.

« L'île Pitcairn est haute , on peut l'apercevoir d'une quinzaine de lieues en mer. La côte en est saine , les vents sont ordinairement variables , ce qui facilite la navigation pour s'en approcher et s'en éloigner. Le village est situé sur la côte du nord-ouest ; quand on vient du nord , on en distingue les maisons à une distance de quatre lieues. »

VOYAGE

DE BILLINGS ET SARITCHEV,

DANS LE GRAND OCÉAN BORÉAL.

(1785 à 1794.)

Des aventuriers russes avaient graduellement découvert une partie des côtes de la Sibérie ; Béring avait ensuite trouvé le détroit qui sépare l'Asie de l'Amérique , et auquel la reconnaissance publique a donné son nom. Il avait même poussé ses courses le long des côtes de ce continent ; mais dans les navigations entreprises le long de la Sibérie , plusieurs points n'avaient pas été déterminés avec précision , et malgré les détails contenus dans le dernier voyage de Cook , la côte de l'Amérique au nord du détroit de Béring , pouvait encore fournir matière à des observations nouvelles. Ce fut pour remplir ces lacunes , que le gouvernement russe conçut le projet d'un voyage dans lequel on devait explorer les parages de la mer glaciale , compris entre l'Asie et l'Amérique.